

Sommaire : — FEUILLETON, Une mystification. — Un protégé du poète Scarron, souvenir historique. — LITTÉRATURE CANADIENNE, L'avant Lever. — Article sur l'économie politique, lu à la Société des Amis. — La société canadienne. — Histoire de la Semaine. — Incendie à Québec. — Sympathie à Montréal. — Variétés.

FEUILLETON.

Une Mystification.

Germain-François-Poulain de Saint-Foix, qui abandonna la carrière des armes pour celle des lettres, dans laquelle il se fit un nom, est beaucoup plus connu par ses duels que par ses livres. En effet, c'était le ferrailleur le plus déterminé de son époque, et, pour la susceptibilité, il aurait rendu des points au raffiné le plus irritable et le plus ombrageux du 17^e siècle. Un soir qu'il se trouvait au foyer de l'Opéra, un monsieur, qui paraissait être et était en effet de la province, lui ayant, par mégarde, marché sur le pied, se tourna vivement de son côté et lui dit d'un ton rempli de politesse : "Pardou, Monsieur; ce que je viens de faire là, est sans aucune intention."

Saint-Foix, qui depuis plusieurs semaines n'avait pas tiré l'épée, et à qui la main démangeait, saisit avidement l'occasion que le hasard lui offrait pour se mettre en haleine. Levant la tête d'un air altier, il répondit sèche-ment : — Monsieur, je ne pardonne jamais une insulte. — Mais, monsieur, quand elle est involontaire ? — Involontaire ou non, j'en châtie l'auteur. — Et quand on vous fait des excuses ? — Je ne les accepte pas. — Alors ? — J'en demande réparation. — En conséquence il vous faut ?... — Réparation de celle que vous venez de me faire. — L'épée à la main, sans doute ? — Oui monsieur, l'épée à la main.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? — Je suis Saint-Foix. — Ci-devant mousquetaire, puis lieutenant de cavalerie, aujourd'hui historien et auteur dramatique ? — Comme vous dites. — Je connais beaucoup votre nom, M. de Saint-Foix, et suis enchanté qu'un accident involontaire m'ait procuré l'honneur de connaître votre personne. — J'ai désiré vous la faire connaître très-particulièrement et vous en laisser un souvenir. — Je vous en saurai bon gré. Cependant, je mets une condition à notre entrevue. — Quelle est-elle, monsieur ? — C'est que vous prendrez la peine de vous déranger. — J'exige qu'on vienne me trouver quand on a affaire à moi. C'est mon habitude. — Monsieur, j'irai vous trouver.

— Ce sera bien de la bonté de votre part. Je m'appelle M. de Perceval, et demeure rue de Richelieu, hôtel de Nantes. — Votre jour ? — Celui qui vous plaira, le plus rapproché que vous voudrez. — Votre heure ? — Comme j'ai l'habitude de me lever tard je ne pourrai guère être à votre disposition avant onze heures. — Demain donc, monsieur, à onze heures précises, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. — Et moi j'aurai celui de vous y recevoir.

Là-dessus, les deux adversaires se séparé-

rent et finirent, chacun de leur côté, la soirée comme ils l'entendent.

Le lendemain, à l'heure dite, Saint-Foix se rendit à l'hôtel de Nantes, et fut admis chez M. de Perceval. Celui-ci, qui était en robe de chambre et en pantoufles, le reçut avec la plus exquise politesse. — Merci de votre exactitude, M. de Saint-Foix, lui dit-il; elle double le plaisir que me procure votre visite. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à déjeuner ? — Monsieur, je vous remercie.

— Vous me rendrez un service, car j'aime beaucoup à avoir un compagnon à table. — Je vous réitère mes remerciements; avant de sortir, j'ai fait mon premier repas. — J'en ai vraiment regret. En ce cas, je vais être obligé de déjeuner seul, et je vous demande la permission de le faire, car j'ai pour habitude de ne sortir jamais à jeun.

Sans attendre de réponse, M. de Perceval sonna; un domestique monta, lui mit son couvert et le servit. Quand ce fut fait, il se mit à table, déploya lentement sa serviette, et commença son déjeuner avec le calme et l'air souriant d'un homme à qui il doit arriver une bonne fortune.

Après un moment de silence, il tourna la tête de côté et dit : — M. de Saint-Foix, vous êtes un homme d'esprit, vous êtes un brave, et vous parviendrez à la postérité le front chargé d'une double couronne. — Monsieur... — Oui, vos *Lettres turques*, vos *Essais sur Paris*, votre *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, sont des ouvrages qui vous font le plus grand honneur. — Je suis très flatté qu'ils obtiennent votre suffrage. — Ils le méritent, et je vous en parle avec connaissance de cause, car je les ai beaucoup lus et relus, et en ai tiré des fruits. Vous avez aussi composé une vingtaine de pièces de théâtre que j'ai vu jouer avec le plus grand plaisir. — Ce sont des bagatelles. — Soit; mais ce sont des bagatelles pleines d'esprit et de gaieté. — Qui n'auront qu'une très courte existence. — Pardonnez-moi, il y en a qui vivront longtemps; tenez !... *L'Oracle*, par exemple, je suis sûr qu'il restera au répertoire et sera applaudi par nos petits enfants. — Je n'ose l'espérer.

— Vous pouvez le faire sans présomption. Vous jouissez aussi d'une grande réputation de bravoure. — Dans le monde, on veut bien, sur ce point, m'accorder quelque estime. — On vous en accorde beaucoup. Le sang-froid que vous avez montré à la bataille de Guastalla, où vous remplissiez les fonctions d'aide-camp du maréchal de Broglie, vous a valu les applaudissements de toute l'armée. — J'ai rempli mon devoir. — D'une manière extrêmement distinguée. Pourquoi avez-vous quitté la profession militaire ? Vous étiez fait pour l'exercer avec gloire et obtenir les grades les plus élevés. — A la paix, j'ai sollicité le brevet de capitaine, et n'ayant pu l'obtenir, j'ai profité de la réforme de mon régiment pour donner ma démission. — Pour acheter une charge de maître particulier des eaux et forêts, puis vous faire homme de lettres; je fais tout cela, M. de Saint-Foix, et ne puis l'approuver, car vous avez privé le roi d'un excellent officier. On vous reconnaît encore une rare habileté dans le maniement des armes. — En effet, je m'y entends un peu. — Vous vous y entendez très-bien, à ce que dit la renommée; mais vous

n'y êtes pas toujours heureux. Certaine baroisse au lait... — M'a valu un bon coup d'épée, je m'en souviens. Néanmoins, je persiste dans mon opinion.

De ces propos, M. de Perceval passa à d'autres, avec la plus grande politesse et la plus entière liberté d'esprit. Son déjeuner fini, il sonna de nouveau pour qu'on vint le desservir, puis il dit : — Monsieur, permettez-moi, s'il vous plaît, de m'habiller; je ne puis sortir comme je suis.

Saint-Foix répondit par un signe d'assentiment, et M. de Perceval se fit raser, coiffer, puis s'habilla lentement, posément, en homme que rien ne pressait. Quand il eut ceint son épée, mis ses gants et son chapeau, il dit : — Monsieur, je suis maintenant tout à vous.

Ils descendirent l'escalier, suivirent la rue de Richelieu du côté de la rue Saint-Honoré, firent quelques pas sur la gauche; dans cette seconde rue, et lorsqu'ils furent parvenus vis-à-vis du café de la Régence, M. de Perceval dit : — Après mon déjeuner, je prends toujours une tasse de café, c'est mon habitude; j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je la satisfasse; d'ailleurs, ce ne sera pas long.

Saint-Foix, déjà fortement impatienté, le fut bien davantage à ces mots. Il se contenta cependant, et suivit son adversaire. Entrés tous deux, M. de Perceval lui dit :

— Monsieur, faites-moi l'honneur d'accepter une tasse de café. — Je vous remercie.

— Je vois avec peine que vous êtes un homme inflexible.

M. de Perceval se fit servir, et, pendant que Saint-Foix regardait ça et là, en maugréant en lui-même, il prenait son café très-chaud, à petites gorgées, et en savourait l'arôme en gourmet délicat et consommé. Quand il eut fini, il releva la tête, et regardant Saint-Foix, lui dit : — Monsieur, jouez-vous aux échecs ? — Non, monsieur, répondit enfin Saint-Foix, stupéfait. — Et aux dames ? — Pas davantage. — Je trouve cela très-fâcheux pour moi; je me proposais de vous demander l'honneur de faire votre partie. — Il m'est impossible de vous satisfaire sur ce point. — C'est que, voyez-vous, après mon café, je joue toujours trois parties de dames ou d'échecs; c'est encore mon habitude.

Saint-Foix, qui ne s'était jamais aussi longtemps contenu, perdit enfin patience : — Monsieur, dit-il, il me semble que vous avez bien des habitudes. — A qui le dites-vous ? j'en ai de toutes les espèces et auxquelles il me faut, de gré ou de force, obéir; car, vous le savez, l'habitude est une seconde nature. Tenez ! je vois là-bas un amateur à qui je dois une revanche, je vais la lui donner. Si vous avez une visite à rendre, vous pouvez disposer d'une heure, mais pas davantage; j'ai l'habitude de ne jamais jouer plus longtemps.

Commencant à soupçonner qu'il était victime d'une mystification, Saint-Foix resta au café pour voir comment finirait une comédie dans laquelle il lui semblait qu'il ne jouait pas le plus beau rôle.

Au bout d'une heure, M. de Perceval vint lui dire :

— M. de Saint-Foix, ma partie est finie. — Allons-nous enfin commencer la nôtre ? répondit Saint-Foix. — Certainement; je dois vous dire encore que j'ai l'habitude, après avoir fait